Document generated on 10/12/2024 4:57 a.m.

Liaison

Entre l'aube et le jour

Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour': chroniques du nouvel Ontario tome II*, Montréal, Quinze/prose entière, 1983

Fernand Dorais

Number 30, Spring 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/43663ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dorais, F. (1984). Review of [Entre l'aube et le jour / Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour': chroniques du nouvel Ontario tome II*, Montréal, Quinze/prose entière, 1983]. *Liaison*, (30), 49–50.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entre l'aube et le jour

par
Fernand Dorais

hélène brodeur
entre l'aube et le jour
chroniques du nouvel-ontario

Quinze / prose entière

Hélène Brodeur, entre l'aube et le jour : chroniques du nouvel ontario tome II, Montréal, Quinze/prose entière, 1983.

Les « chroniques du nouvel-ontario » comptent maintenant deux tomes. Le premier, « *La Quête d'Alexandre* » (1981), décrivait les débuts de la colonisation dans la région de Cochrane et se terminait avec le grand incendie de 1916. Voici le deuxième volet : « *entre l'aube et le jour* » (1983), qui relance l'expérience francophone en ce même pays, au temps de la grande Dépression (1929-1936). D'entrée de jeu, il faut souligner que les deux oeuvres valent ou s'imposent, d'abord et surtout, comme fresques historiques : reconstitutions fidèles et patientes, curieuses, d'une origine, d'une genèse, puis d'un passé tout récent : ceux des Québécois venus en Ontario depuis un siècle. De ce point de vue, le titre général de « chroniques » ne saurait être mieux choisi.

Le jeudi 24 octobre 1929 s'effrondre la Bourse de New York. L'économie de l'Occident s'affaisse et commence la Dépression, la misère noire de la décennie 1930. Ce sont d'abord la paysannerie et le prolétariat nord-américains qui en porteront tout le poids, dont éminemment les francophones en ce pays, désespérément à la recherche de travail pour subsister. D'aucuns pensent trouver solution au mal en allant défricher de la terre neuve du côté des « pays d'En-Haut ». C'est sur cette réalité que s'ouvre « entre l'aube et le jour », alors que Denis Debrettigny entraîne, loin du Québec, sa famille s'établir à Val-d'Argent, petit village non loin de Cochrane.

L'intrigue se nouera entre les adolescents de cinq familles de la région : les Marchessault, Stewart, Debrettigny, Lamontagne et Nantel : trois émergeront pour finalement quelque peu cadrer et centrer l'action : Rose-Délima Marchessault, Donald Stewart et Jean-Pierre Debrettigny, —soit la nouvelle génération, celle de 30, des francophones en Ontario.

Ces enfants, que le roman fait passer à l'adolescence pour les laisser au seuil du monde des adultes, s'éloignant petit à petit du monde rural où ils ont pris racine. C'est à cette lente et subtile transformation d'un univers que le texte nous fait assister. Trois types de préoccupations les assaillent. Il y a d'abord le poids du milieu où ils évoluent de la pauvreté à l'aisance, de la campagne à la ville, de l'ignorance à l'instruction. Puis se pose à eux le problème de l'affectivité : sexe et amour se font déjà plus libres et mobiles. Enfin s'impose suprême la qualification au seuil d'un monde nouveau qui naît sous leurs yeux. Tous trois ces adolescents rêvent de devenir compétents en s'inscrivant dans des « écoles supérieures, » et c'est là que le roman les quitte, au seuil du savoir, au sein de la grande ville.

Germain, le frère de Rose-Délima, prendra, lui, un autre chemin : celui de la réussite dans les affaires, —l'autre voie ouverte aux francophones, celle, concrète, pratique, de l'économique : « the sweet smell of success ». Religion et nationalisme apparaissent déjà dans cette oeuvre comme relégués au second plan, inopérants.

Les instances

Appelons instances ici les thèmes récurrents dans l'oeuvre qui, à la longue réunis en constellations, forment comme des noeuds de sens : des thématiques révélatrices de significations.

Le roman se construit et se détache sur un fond, une toile de **misère**. C'est au fond de cette détresse matérielle et physique, et beaucoup moins psychologique, c'est de ce dénuement que les personnages commencent de réagir, remonter et accéder à l'expression ainsi qu'à la modernité, dans et par l'instruction d'abord, puis les affaires. Ainsi et aussi le roman se voudra-t-il à la toute fin, expressément, une leçon de volonté, des plus généreuses et optimistes. La reconquête est toujours possible, sa propre libération dépend de soi : telle est la seconde instance

Jules Villemaire
tél.: (613) 748-5459

Une image à votre image

PHOTOGRAPHIE
AUDIO-VISUEL

515, boul. St-Laurent, app. 1409
Ottawa (Ont.) K1K 3X5

CAISSE POPULAIRE
CYRVILLE-ROCKLAND INC.
3 POINTS DE SERVICE
POUR MIEUX VOUS SERVIR

Cyrville
1066, Cyrville
Ottawa, Ontario
K1J 7S5
745-2123

Rockland
1545, rue Laurier
Rockland, Ontario
K0A 3A0
446-5154

Navan
3713, chemin Navan
Notre-Dame des Champs
K0A 2S0
824-5808

ENSEMBLE,
SOYONS D'AFFAIRES!

dans l'oeuvre qui joue contre la première et finit par l'annihiler. Et ce n'est pas au nom des valeurs du passé, de la religion et de la langue, que s'opère cette libération, dans le tissu de l'oeuvre du moins. Mais beaucoup plus au nom de l'affranchissement et de l'affirmation de soi, et de l'ouverture aux situations nouvelles qui s'offrent. Le problème donc du nationalisme et de l'identité reste entier, et peut-être n'est-ce pas, n'est-ce plus là la solution aux recherches des nouvelles jeunesses.

Cette oeuvre, à la charnière de l'historique et de l'imaginaire, a peine à se détacher du premier pour ouvrir franchement la porte au second. Le cadre historique, si fermement implanté et passionnant, avec les réminiscences personnelles qu'il comporte, s'affirme contre la rêverie pleinement déployée, autonome, de l'univers romanesque. C'était là, on s'en souviendra, le problème majeur auquel se buta naguère le roman historique au Québec, par exemple chez son plus éminent représentant, Léo-Paul Desrosiers. Jamais surmontée ou intégrée, cette *hésitation* entre l'histoire et le littéraire nuit à la création imaginaire en tant que telle. Dévorés par la fresque historique, tout comme la *Quête d'Alexandre*, et la psychologie et le style demeurent tout à fait inadéquats. La première demeure à l'état d'ébauche au profit du cadre historique ; le second relève de l'écriture romantique des romans féminins des années 30, dont ceux de Jovette Bernier et d'Eva Senécal. Qu'on relise par exemple ce paragraphe :

La jeune fille admirait en silence la beauté du lieu. Le lac s'étendait, placide, reflétant l'azure intense du ciel, comme un immense saphir déposé dans une corbeille de pins et d'épinettes. Une plage de sable fin formait demi-lune avec, juste en face, et tout près, une île rocheuse couronnée de pins tordus par le vent et d'arbustes qui se miraient dans l'eau calme (p. 146).

On n'écrit plus ainsi, la « nature ne s'écrit, ne se décrit plus ainsi en 1980 (qu'on laisse cette écriture aux écrivains de droite, pour adolescents, de *Prise de Parole* : ça fait encore « cultivé » et chic là, paraît-il).

Entre l'aube et le jour demeure un témoignage historique de toute première importance pour les Franco-Ontariens, auxquels elle restitue fidèlement leur plus récent passé et leur contexte nouveau. Sans doute le meilleur roman sorti d'**ici**.

Fernand Dorais est professeur au département de lettres françaises à l'Université Laurentienne de Sudbury.

Le récit d'une enfance paisible et heureuse

par

Serge Béland

Joseph Rudel Tessier, Roquelune, Montréal, Boréal Express, 1983.

Le secret du titre *Roquelune* est vite élucidé à l'aveu de l'auteur : « Le moment est venu, je crois, de dire que Holle c'était Hull et que Roquelune n'était pas Roquelune mais très officiellement Rockland » p. 56. L'auteur vécut dans cette localité entre l'âge de six et treize ans, au début des années 1920. Petite ville de 4000 âmes, ses habitants dépendaient exclusivement de la scierie de la compagnie Edwards.

Ce fut, selon l'auteur, les plus belles années de sa vie. Le roman est d'abord un récit du jeune âge de l'auteur où il nous raconte, au gré de sa mémoire, les faits marquants et surtout les personnes qu'il a connues et admirées. Il ne faut pas chercher le drame, dit-il : « Je voulais seulement, d'abord et avant tout, raconter Roquelune » p. 213. En fait, on s'identifie facilement à l'auteur car ces belles années sont pour chacun une période d'apprentissage intense, du développement de la personnalité et de la recherche d'un idéal.

Les personnages du roman sont peu nombreux mais alors très présents : l'auteur-enfant, sa mère, son père, une sœur aînée et deux oncles. L'auteur voue à sa mère une admiration démesurée au point de l'idéaliser, si bien que l'œuvre pourrait facilement s'intituler « Le portrait de ma mère ».

L'enfant que l'auteur décrit est gaillard, robuste, intelligent, éveillé, sensible ; il aime beaucoup la lecture, a de l'imagination et rêve de grandes aventures.

Sans être une étude de caractère, l'œuvre vaut par l'intensité dramatique des dialogues, la psychologie des personnages et l'authenticité des comportements. « Elle pleurait, les deux mains sur les yeux, et on voyait les larmes ruisseler le long de ses poignets et disparaître dans ses manches. Quant papa, doucement, prit ses deux poignets pour écarter ses mains de ses yeux, elle nous aperçut et dans un sanglot s'écria : T'as pas encore couché les enfants ! Puis elle éclata de rire. Un rire hystérique qui ne s'arrêtait plus. » p. 132. L'auteur manifeste autant de talents de dramaturge que de romancier.

L'œuvre nous livre un témoignage d'une époque révolue. La narration est plus imagée que descriptive. L'auteur ne peint pas de tableaux ; il raconte et d'une façon très pittoresque. Il est raconteur plus qu'autobiographe ou historien ; de là l'intérêt de l'œuvre.

L'auteur décrit les faits comme il les percevait à l'époque. Ainsi, il s'abstient de faire de l'interprétation gratuite. Même après avoir levé le rideau sur sa jeunesse, il demeure une personne énigmatique. Tout bon journaliste qu'il est, il trouve mieux à informer et à intéresser le lecteur pour qui il a beaucoup de respect et à qui il fait certaines confidences.

Le mot et l'idée sont plus chers à l'auteur que la phrase et le style, ne serait-ce qu'indice de l'autodidacte. En grammaire et syntaxe, l'auteur se montre précis et simple. Le vocabulaire qu'il emploie est très imagé sans être recherché. On perçoit chez l'auteur un souci constant du détail tout comme un plaisir manifeste de raconter. L'ardeur à tout vouloir dire d'un trait entraîne souvent une suite interminable d'idées et de phrases sans conjonction ni ponctuation, doublées de longues parenthèses. Dans l'ensemble, le style de l'œuvre est vivant. L'auteur emploie avec brio le style direct.

L'auteur raconte une enfance paisible et heureuse. On ne peut s'empêcher cependant de songer que certains autres faits importants ont certainement influencé le jeune homme. On ne fait pas mention dans le livre d'une situation familiale, celle de 9 enfants dont 8 filles, des déménagements très fréquents de la famille, la situation d'emploi du père, de la Dépression, et de la fermeture de la scierie.

Il n'y a pas de dénouement à cette œuvre. On croirait, mais en vain, à un dépassement, à un idéal de vie, au prolongement d'une jeunesse si prometteuse qui ne vient pas. L'auteur échoue-t-il dans son entreprise pour ne pas offrir de promesse d'avenir ? Il est plutôt à la recherche d'un idéal de vie qu'il n'a toujours pas atteint : « Quand je retrouve l'enfant et l'adolescent que j'ai été, je ne peux m'empêcher de regarder l'homme, le vieillard qu'il est devenu. Tellement semblable à l'enfant que j'étais. » (p. 211).★

Serge Béland est le rédacteur de *La petite histoire de Rockland*, publiée en 1982.